

LIONEL TRAN

Sida mental

En couverture : trois dessins de Hendrik Hegray

Direction éditoriale : Loïc Néhou
Corrections : Françoise Bottiau et Georges Monti
Composition : *Le temps qu'il fait*

© *ego comme x*, 2006
ISBN 2-910946-58-4
Dépôt légal 2^e trimestre 2006.
Tous droits de reproduction réservés.

Achévé d'imprimer en France en juin 2006,
sur les presses de l'imprimerie *Le temps qu'il fait* à Cognac
et de *CMP* à Magnac-sur-Touvre.
Relié par *G. B. Façonnage* à Puymoyen.

ego comme x
5, rue Massillon – 16000 Angoulême – France
Tél. : 05 45 38 34 10 – Fax : 05 45 90 98 17
editions@ego-comme-x.com
www.ego-comme-x.com

ego comme x

1971

Des plaques en plexiglas agencées entre elles de manière à former une boîte. Des rangées et des lignes de petits trous. Le bruit lent et régulier d'une pendule. Des tubes en plastique enfoncés dans les bras. Un liquide épais qui circule dans les tubes. Le bruit de chaussures en plastique qui claquent sur le revêtement de sol de la maternité.

Le silence.

Le bruit de ma respiration, irrégulière dans la boîte en plastique.

Des lueurs troubles projetées sur le mur.

À nouveau le noir.

La matière épaisse jaillit par ma bouche, par mon nez. Mon corps est pris de spasmes. Un bruit de précipitation. Des mains gantées me soulèvent. Un tube est introduit au fond de ma gorge.

La matière remonte. Ressort. Explode hors de ma bouche, coule le long de mon corps.

Un tube sort de mon bras. Mes jambes gesticulent dans le vide. Je flotte. Attaché au-dessus du lit.

1974

Des cheminées immenses étroites et noires. Un ciel gris et rouge. Des flammes jaune pâle agitées par le vent. Le complexe pétro-chimique : amalgame de bâtiments métalliques rectangulaires. Enchevêtrement de néons, de canalisations, d'escaliers métalliques.

Depuis la fenêtre de ma chambre : le supermarché *SUMA*, le parking vide, des emballages plastique, des palettes à l'abandon, des sacs marqués du logo *SUMA*, le trottoir défoncé, l'herbe sèche et cassante des HLM.

1975

Trois trous dans le plafond, reliés à des conduits qui descendent depuis le sommet du HLM. Des orifices de sortie béants, noirs, maculés d'épluchures d'oignons, de lambeaux de papier, de plastiques sales. Sous les orifices trois bacs poubelle en fer galvanisé, montés sur roulettes.

Un local en béton. Une porte en fer peinte en vert. Des auréoles d'eau et de rouille sur les murs. Des sacs plastique. Des granulés de litière. Des crottes de chats. Des cartons d'emballages. Des briques de lait. Des coquilles d'œufs. Un rouleau de papier toilette fini. Des morceaux de polystyrène. Des tickets de caisse. Un frigo, couvert d'autocollants, posé dans un coin. Des bouteilles de vin cassées.

Le rai de lumière sous la porte verte s'amenuise.

Il fait noir. Les lampadaires s'éclairent. Une lueur orangée passe sous la porte verte. Je reste tapi là. Je ne veux plus rentrer à la maison

1977

Maman se réveille en hurlant.
 Les insultes pleuvent dans le couloir.
 Les objets valdinguent, rebondissent contre les murs.

Je ferme les yeux, mains jointes sous mes draps.

1980

Des revues pornographiques entr'aperçues dans les toilettes de l'école. Pages noir et blanc à l'encre gras, collant aux doigts. Hommes barbus. Femmes grosses aux visages douloureux. Riant grassement. Postures distordues. Membres crispés. Pubis sombres. Angoissants.

1981

Un après-midi de baignade en montagne. Les amies de ma mère pratiquent le naturisme occasionnel. Mon sexe raidi dans l'eau. J'ai peur qu'on me découvre. Je reste immobile dans la rivière. Tirillé entre la crainte de me faire surprendre et un désir obsessionnel qui me pousse à toujours regarder plus de seins, de bouches, de fesses, de jambes, de ventres, de poils pubiens, de tétons durcis par la fraîcheur de l'eau.

Cela fait une heure que j'épie le moindre bruit de l'appartement. Analysant l'origine de chaque craquement qui parvient à mon lit. Les voisins du dessus qui traînent les pieds. Le chat qui se fait les griffes sur le canapé. Les voitures de plus en plus rares qui filent sur le périphérique. Le tic-tac du réveil posé sur le frigo. Ma mère, fatiguée par la route, s'est endormie. Elle se relève parfois pour aller aux toilettes. Mon cœur bat. Je ferme les yeux. Écouter encore. Les images défilent dans ma tête. À demi fiévreux je me lève. Décollant lentement le corps du matelas. Mes mains prennent appui sur le sommier pour que les lattes ne craquent pas. L'un après l'autre, mes pieds touchent le lino tiède. Une voiture dérape. Le ronflement du moteur approche puis s'éloigne. Un pas après l'autre je me rapproche de la porte. Mes pieds se décollent du lino avec un léger bruit de succion. J'avance, les mains plaquées contre la toile de jute des murs du couloir.

Je tourne le verrou de ma chambre en prenant soin d'en retenir le pêne afin qu'il ne claque pas. Je cale

derrière la porte une caisse en plastique remplie de *Legos*. La paire de ciseaux que j'ai rapportée de la cuisine brille dans la lueur orange sombre des lampadaires. Je fouille le tiroir où sont rangés les chiffons qui servent à se déguiser. Mes doigts explorent les replis du tas, soulèvent, remontent. *Enfin !* Les poils noirs de la peluche luisent. Je taille dedans un triangle. Je vérifie qu'il s'adapte au pot de yaourt vide que j'ai récupéré dans la poubelle. J'emplis à demi le pot d'eau minérale. Je verse dedans du sel de mer aux algues. Je touille avec le doigt. L'eau se renverse à moitié sur le sol. J'éponge avec mon pyjama. Je retiens ma respiration. L'appartement est silencieux. J'essuie le sol méticuleusement. Par la fenêtre, je distingue nettement les trois appartements encore allumés dans la rangée de HLM d'en face. Je vérifie qu'il ne reste plus une trace. Je scotche la peluche sur le pot de yaourt. Je prends un couteau. Je perce une fente au centre du triangle. Je baisse mon pantalon de pyjama. Mon sexe s'introduit dans la fente. L'eau salée se déverse sur mon pantalon de pyjama, coule sur le sol de la chambre.

Étendu dans mon lit, les yeux à demi clos. Des images de corps nus riant dans la rivière. Ignorant que je les regarde. Mon corps fixe. Mon visage qui n'exprime rien. Ni intérêt ni tristesse. Mes yeux qui caressent les corps sans ciller. Mon sexe en érection sous l'eau. Le recoin dans lequel je me suis blotti laisse passer le flot où les autres s'ébattent. La sensation d'être invisible. De ne pas avoir le droit de bouger, de se faire remarquer. Les heures passent. La lueur du lampadaire est invariable. Les ombres projetées de la chambre, immobiles. Je me tourne dans le lit. Je remonte le drap sur mon

visage. Contre l'oreiller. Je gesticule. Effacer les images. Les mains posées à plat sur le drap. Des rais d'ombre et de lumière juxtaposés au plafond. Mon sexe déforme la couverture. Je respire lentement. Le tissu se creuse. Se tend. Mes doigts s'enfoncent dans le matelas, cherchant une prise.

Je me tourne et je me retourne dans le lit. Acculé contre le placoplâtre du mur. Agrippé au rebord de l'extrême limite du sommier. Je nage dans les draps. Mon sexe entre en contact avec le tissu. Je respire vite. Recroquevillé en chien de fusil. Les mains jointes. Les yeux clos. À nouveau les images. L'eau, que le courant rend opaque. Les corps hérissés de chair de poule. Des cheveux cuivrés. Le dessous d'une aisselle rasée. Les autres enfants. L'herbe sur la berge. La présence rassurante de nos voitures de l'autre côté du talus. La crainte d'intrus. D'hommes qui pourraient nous surprendre. Doucement, mes mains se posent sur mes genoux contractés, remontent le long de mes cuisses.

Les mains suspendues quelques millimètres au-dessus de mon sexe. Le sang afflue. Mes doigts s'élèvent, formant une tente protectrice. La chatouille de l'air est désagréable. Mes pieds se raidissent. Je me mords la lèvre inférieure. Mes paupières s'abaissent. Une touffe de poils. Tiges souples en mouvement dont la géométrie ne cesse de varier. Disparaissant un instant dans l'eau. Refaisant surface. Luisantes. Des gouttelettes suintant entre des entrelacs de la toison. Une tache sombre. Mon sexe palpite sous mes doigts crispés. Une onde de chaleur me parcourt la colonne vertébrale. Ma nuque s'affaisse dans la taie d'oreiller. Mes cheveux ruissellent. Mon sexe

touche les doigts puis redescend contre le ventre. Mes avant-bras sont tétanisés. J'ai du mal à respirer. Mes mains se séparent, mes doigts s'agrippent à mon sexe, le touchent pour se rassurer. Les zones d'ombre du plafond s'étendent jusqu'à plonger la pièce totalement dans l'obscurité.

Chaque soir je touche mon sexe pour apaiser la douleur. Au début cela suspend le défilement des images. Se focalisant sur un détail. Une main, une bouche, un sein dont je perçois chaque pore avec une netteté de plus en plus précise. Jusqu'à ce que, sous l'effet de mes attouchements, l'image disparaisse. Au bout d'une semaine, peut-être deux, la nouveauté du contact des doigts sur mon sexe s'estompe. Les images reprennent du pouvoir. J'ai de plus en plus de mal à trouver le sommeil. Pendant des heures je me caresse, tordant mon sexe dans tous les sens, le coinçant entre mes cuisses, l'aplatissant contre le matelas, ce qui ne fait que précipiter le moment où, exténué, je n'ai plus la force de repousser le flot d'images. Un soir, à bout, mon poing se comprime autour de mon sexe. Puis je m'endors. Les jours suivants je renouvelle l'opération, serrant de plus en plus fort avec de moins en moins d'effet. Chaque nuit je consacre mon énergie à trouver un moyen de réfréner les images de manière durable. Rien n'y fait. J'appréhende désormais le moment où il faudra me mettre au lit. Je laisse la lumière allumée tard. J'écoute les émissions de *France Inter* en sourdine, jusqu'à tomber de sommeil. Parfois les images ne se manifestent plus pendant un certain temps, puis elles reviennent plus virulentes. L'eau de la rivière est translucide, laissant mon sexe à découvert. Des corps glissent dans le flot, me frôlant. Je suis paralysé. Je serre

le poing jusqu'à m'en faire blanchir les jointures. Je réfrène mon envie de hurler. Mâchoire serrée à m'en faire saigner les gencives. Des taches lumineuses éclatent sous mes paupières closes.

Je ne sais pas exactement comment l'incident se produit. Un mouvement de main non calculé. À plusieurs reprises le gland entre en contact avec le drap. À chaque friction une décharge électrique. Je répète le mouvement. Sciemment. Une onde de douleur. Régulière. Ascendante. Je tremble, les lèvres plissées. Mes doigts longent le linge. Mes jambes se soulèvent. Une main se pose devant les yeux. L'autre amène le drap dans ma bouche. Petit à petit les fibres du tissu se gorgent de salive. De la sueur ruisselle le long de mes aisselles. Une montée de fièvre. L'onde de douleur me berce. Soudain elle s'élève en une pointe aiguë. Sciante. Les doigts se détendent. Les mollets retombent. Les yeux ouverts ne voient plus rien.

Le lendemain matin, je découvre une marque sombre imprimée à travers le drap. Mon sexe est à vif.

1982

Chaque jour il y a plus de traces de sang dans les draps.

Chaque nuit, je frotte mon sexe contre le tissu jusqu'à ce que la douleur mêlée au plaisir secoue mon corps comme celui d'un épileptique.

Chaque dimanche j'écoute jusqu'à l'aube des femmes masquées qui racontent à la radio les déceptions amoureuses, les désespoirs quotidiens, les désirs inassouvis. De sa voix de confident, l'animateur pousse à avouer les trahisons, les coups de couteau dans le contrat, les tentatives de suicide, les périodes sans homme, avec pour seule compagnie le dégoût de soi.

Chaque dimanche, mon sexe devient une longue écorchure d'où s'échappe lymphes, sang et liquide séminal.

1975

C'est une bande dessinée en noir et blanc.

Elle raconte les aventures d'un homme triste qui parcourt un monde dévasté. L'homme entre dans des villes-champignons qui se désagrègent dès qu'il en foule le sol. L'homme veut faire l'amour à une femme endormie. Le corps de la femme s'effrite entre les mains de l'homme. L'homme se moque de paysans. Les paysans le poursuivent avec une corde. L'homme trouve refuge auprès d'un magicien vieux et pervers. Le magicien fait de l'homme son esclave sexuel. Le magicien prend l'homme pour épouse au cours d'une parodie de mariage. L'homme fabrique une femme avec les potions secrètes du magicien. L'homme et la femme artificielle tuent le magicien. L'homme et la femme artificielle font l'amour. La femme artificielle mange le magicien.

1977

Quand je suis seul, je tue des insectes.

Tuer est un problème technique.

Il faut trouver la meilleure méthode. La plus efficace. Celle qui permet de tuer le plus possible. Le plus rapidement possible.

1975

Année de la femme.

Un rond surmonte une croix.

Le miroir de Psyché.

Sigle du MLF.

Mouvement de Libération de la Femme.

La marque des FEMMES.

L'appartement est une zone libérée passée sous contrôle féminin.

Tout homme pénétrant dans ces lieux est considéré comme un adversaire, un ennemi à utiliser pour mener à bien les tâches physiques d'ordre technique et pour la satisfaction temporelle du désir sexuel.

Maman n'est pas une mère. C'est une femme. Pas une femelle dépendante. Maman est forte, autonome, indépendante.

Je n'ai plus le droit de l'appeler *maman*.
 Je ne suis pas le roi.
 Elle n'est pas mon esclave.

Tous les jeudis, il y a réunion du *Groupe Femmes* à la maison.

Les hommes sont un problème pour les femmes.

Les enfants hommes, les garçons doivent être sévèrement encadrés.

« Unenfanthomme garçon » doit apprendre à se servir lui-même.

Unenfanthomme garçon ne doit rien demander à une « femme individu à part entière ».

« Unenfanthomme garçon » est considéré comme violent. Dans les jeux qui tournent mal, il sera d'emblée considéré comme suspect.

« Unenfanthomme garçon » est un animal potentiellement dangereux dont les instincts bestiaux se révéleront tôt ou tard.

1983

Dans le bain, j'épluche les croûtes de mon sexe, qui flottent comme de petits bateaux à la surface de l'eau sale.

1982

Petit,
 Tout petit,
 Minuscule
 Enfant Jésus d'amour

Lorsque je pleure
 À tes pieds et que j'embrasse
 De mes lèvres ton corps
 En pierre si dure,
 Je m'écorche
 Et je saigne
 De joie.

1984

Escalier circulaire aux marches incrustées de fossiles.
 Ambiance cossue de cabinet des beaux quartiers. Nombreuses pièces équipées d'appareillages électriques. La mère du chirurgien dentiste, sèche, sévère, omniprésente, méprisante. Toujours faisant des remarques désagréables, toujours rabaissant, toujours contrôlant tout.

Première visite, en compagnie de ma mère. Le ton feutré, gentil.

Deuxième visite, seul. Prise d'empreinte dentaire par deux assistantes. Une brune nerveuse, excédée, dépassée

par le travail qu'elle exécute dans l'urgence. Une blonde jolie, indifférente, perdue dans un monde étrange et inaccessible. On m'introduit dans la bouche une pâte rose écœurante. De l'alginate. Les mouvements sont brusques. J'étouffe. Me débats. On tient mes bras. Quelque chose d'acide remonte du fond de moi. Explode hors de ma bouche qu'elles maintiennent close. Ça reflue, explose encore. Je mets les mains pour retenir. En vain. L'assistante brune retient une gifle. L'autre sort de la pièce, la main devant la bouche.

Je reste seul dans la pièce qui sent, les vêtements souillés. Ça m'apprendra. Ça me fera les pieds.

Ma mère paie cher pour que je n'aie pas les dents de travers comme elle. Pour que je n'aie pas à subir les moqueries qu'elle a endurées. Je ne connais pas ma chance d'être ici.

Un autre jour on pose les bagues. Douleur insupportable qui paralyse toute la mâchoire.

Tous les six mois, le fil de fer qui lie les bagues entre elles est resserré à la pince. Lorsque j'arrive l'assistante blonde m'installe sur le fauteuil. J'attends parfois pendant une heure. Naissance de ses seins là où la blouse blanche s'entrebâille. Bribes de conversations dans le couloir. À propos de la maîtresse du maire. De telle ou telle personnalité rencontrée à un cocktail. La mère du spécialiste aime raconter. Se mettre en valeur. J'attends le moment où l'on viendra resserrer les bagues. L'homme à la barbe blanche passe parfois dire bonjour d'une voix veloutée. Je suis un client. J'attends. Je pense

aux seins de la blonde. À ses ongles recouverts de vernis translucide. La porte s'ouvre. La brune entre avec un plateau en inox sur lequel est posée la pince. Elle ne dit pas bonjour. Mes mains se contractent sur les accoudoirs. Ses doigts fouillent dans ma bouche. Le dégoût sur son visage. La pince s'introduit dans ma bouche. Le fil se tend. Je ferme les yeux. La pince tire. Revient en arrière. L'extrémité pointue du fil frôle ma joue. Je serre les accoudoirs. La blonde a des seins petits et ronds. Je crie. Le fil se plante à l'intérieur de la joue. Elle continue silencieusement. Cela dure une demi-heure. L'ancien fil est enlevé, d'une main gantée elle le jette à la poubelle. Un nouveau fil, plus court, est mis en place. Serré. Dans la rue je pense à combien cela coûte à ma mère. Je me hâte le long de cette rue où je ne me sens pas à ma place. Je marche vite. Ma langue lèche les plaies de mes joues.

Je ne connais pas ma chance.

La douleur augmente progressivement pendant quatre jours. Chaque fois qu'elle devient trop aiguë, je serre les mâchoires. Déclenchant une explosion qui me force à fermer les yeux. À tendre la main pour m'appuyer sur le mur le plus proche. Je serre plus fort. Plus fort encore. Plus fort. Jusqu'à ce que la douleur atteigne son point culminant. Sa limite. Une vague glacée descend le long de ma colonne vertébrale. Tout s'apaise. Je ne suis plus dans la rue. Les passants sont transparents. Je serre à nouveau les mâchoires pour vérifier. Plus rien. Je ne sens plus rien. L'onde était tellement violente qu'elle a momentanément suspendu la douleur.

1978

Quand on joue par bandes, je fais toujours le traître : je me fais accepter par une bande et une fois que je sais tous les secrets, une fois que tout le monde m'aime bien, je change de bande. Je dévoile les secrets de l'ancienne bande, je me fais aimer par la nouvelle bande. Et puis je recommence.

1979

Je me prends pour *Rom, le Chevalier de l'espace*, un mort vivant enfermé dans une armure robotisée, envoyé sur terre pour contrer les hordes de démons sortis des limbes.

Un guerrier robot en croisade contre la putréfaction. Ne prononçant jamais un mot, ne souffrant pas. Balayant la périphérie de son rayon infrarouge. Démasquant l'informaté cachée sous l'apparence des gens ordinaires. En allant chez Paul, je marche les mains collées le long du corps, la nuque raide, tournant la tête mécaniquement lorsque je croise quelqu'un. Des démons. Je suis mort. Les renvoyer dans les limbes. Arrivé en bas de l'immeuble, je presse l'interphone et je dis d'un ton monocorde : c'est ROM, le mort vivant.

Paul est mon meilleur ami. Ses parents, enfants de républicains espagnols, sont venus en France pour fuir le franquisme. Ils militent avec maman contre la dictature au Chili et en Argentine. La mère de Paul est au *Groupe Femmes* avec maman. Le père de Paul est un homme modèle : il fait la vaisselle et il ne commande pas à la maison. Le père de Paul travaille beaucoup. Il n'est pas souvent à la maison.

Je connais Paul depuis que j'ai six ans. Je l'admire. Je le suis partout pour qu'il me fasse découvrir des choses que je ne connais pas.

Un jour, avec Paul nous nous enfermons dans les toilettes de l'appartement. Je fais la femme et lui l'homme.

Lorsque j'entre dans la chambre Paul se poste à la fenêtre. Je sens qu'il est énervé. Immédiatement je me sens mal à l'aise. Immédiatement je pense : profil bas. Immédiatement je pense : j'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas. Le silence se prolonge, marqué par la respiration agacée de Paul. Il se tourne avec un regard noir. *Est-ce que je t'ai demandé de venir ?* Je ne bouge pas. *Pourquoi tu me suis comme un petit chien ?* Il regarde par la fenêtre. *Tu crois que tes trucs de gamin m'intéressent ?* Il vient devant moi et il sort un petit livre noir rectangulaire. Il en feuillette très vite quelques pages devant mes yeux. Ce sont des photos pornos noir et blanc. Des femmes avec des chevaux. Il colle le livre contre mon visage. *T'as peur, t'oses pas regarder hein ?* Pré désolé. Femmes au corps blanc et gros et aux yeux vides et tristes. Hommes moustachus qui tiennent le licou du cheval et qui rient. *Pas touche.* Il fait disparaître le fascicule sur une des étagères, s'approche de moi, m'attrape le bras et me le tord dans le dos. Je ne dis rien, je ne pleure pas, je le laisse faire, ça va passer. *On n'a qu'à aller niquer des femmes.* Il me lâche, retombe dans son mutisme. Il se penche à la fenêtre. Dehors on voit le toit de la piscine municipale, l'école maternelle et, plus loin, le centre commercial du *Grand V* et les barres des HLM, où j'habite. Au pied de l'immeuble de Paul il y a des jeux pour enfants, en résine jaune.

On dévale l'escalier couvert de graffiti *Kathia est une grosse pute qui suce – AC/DC – mort aux fachos – les Arabes : la valise ou le cercueil.* Odeur d'urine et de bière éventée. Le vent déclenche un nuage de poussière en soulevant le sable. Du côté du chemin Paul Valéry on tombe sur Loïc, petit mec trapu, fils d'assistante sociale. Loïc : violent, fort physiquement, arrogant. Loïc aime me toiser et me

prendre à la gorge pour s'amuser. Loïc fume une cigarette devant le local à poubelles de son immeuble. *Qu'est-ce que tu branles ?* Loïc murmure quelque chose à l'oreille de Paul. *Le nain vient avec nous ? – C'est ton toutou ou quoi ? – J'rigole. T'ain, si on peut même plus rigoler, où on va ? – Tu chies dans ton froc, le nabot ?* Je hausse les épaules. Je suis content d'être avec Paul. Qu'il m'accorde sa confiance. Qu'il m'apprenne la vie.

Bon, nous deux on entre pendant que tu fais le guet. OK, ok, on y va. Tu ne bouges pas. Si tu vois quelqu'un tu fais du bruit. Go ! Ils longent la clôture en grillage plastifié vert foncé de l'école. Personne dans la cour, les volets métalliques sont baissés. Loïc saute par-dessus le grillage. Paul saute. Je regarde. Personne. Ils remontent le store en aluminium. Ils entrent. Je serre les genoux. *Déconne pas le nabot ! Fais le signal, si quelqu'un arrive !* Ils disparaissent à l'intérieur.

J'attends. Est-ce qu'ils entendront, si j'appelle ? Et si quelqu'un nous a repérés ? Ils sont entrés depuis un moment. Qu'est ce qu'ils font ? *Psst. Psst. Paul ? Paul ?* La fenêtre est muette. Je n'ai pas dû appeler assez fort, mais si j'appelle trop fort quelqu'un me remarquera. Ils se feront attraper à cause de moi. Un vieux en pardessus gris passe avec son chien. Il me dévisage d'un regard vide. Je frissonne. Je croise les doigts dans ma poche. Le vieux continue sa promenade. Le vent soulève un fin nuage de poussière et de sacs plastique. *Psst ! Psst ! Y'a quelqu'un ? – Dégage, on sort !*

On traverse le bac à sable en courant. On arrive devant l'immeuble de Loïc. On prend la porte qui mène aux poubelles. Veilleuse grillagée. Murs gris. Odeur d'aliments en décomposition et d'humidité. Les affaires

volées émergent de sous les pulls. *Les placards étaient fermés à clé. On a trouvé des stylos. On a aussi ça.* Une bouteille de Coca. Paul sort quatre madeleines de ses poches. Je tends la main. Il me repousse la tête. *Pas touche. On sert d'abord ceux qu'ont pris les risques.* Il donne une madeleine à Loïc. Ils mangent dans la pénombre. Ils ouvrent la deuxième. Je les regarde. *Qu'est-ce qu'il y a ? – Rien. – Tiens, tu me fais pitié.* Je défais l'emballage en papier cristal. Je mâche lentement la madeleine pendant qu'ils boivent le Coca. *Y'en a plus. – Eh ben, non, y'en a plus. Tant pis pour toi. Si t'es pas content, t'as qu'à retourner en chercher. – Y'en a encore plein là-bas, t'as qu'à y retourner, le-nabot-qui-fout-rien-mais-qui-veut-sa-part-comme-les-autres.* Je ne dis rien. *Tu te dégonfles ? – On n'est pas tes clébardes. – T'as encore faim le nabot ? – Y'a peut-être une autre solution... Ouais. Y'a peut-être une solution pour les nabots dans ton genre qu'ont pas d'couilles. – Ouais, une solution pour les sans couilles – T'as qu'à mettre ton zob dans la bouteille de Coca. – C'est ça... – T'es pas chiche... – Si je mets mon zizi dans la bouteille de Coca vous me filez des madeleines ? – Autant que tu veux. – Vous jurez que vous me donnez des madeleines – Autant que tu veux.*

J'essuie le goulot. Ils me regardent. Je baisse ma fermeture éclair. Mon zizi a du mal à rentrer dans le goulot.

Et ma madeleine ? – Tu l'as déjà mangée tout à l'heure. – Ouais, tu l'as déjà mangée tout à l'heure !

1979

C'est le disque d'un chanteur réaliste engagé.

Musique martiale, voix grave et forte : *les HOMMES. LES HOMMEUUU, le bout d'bidoche qui leur pendouille sous la brioche, les HOMMEUUU, le BOUT de bidoche qui leur pendouille sous la brioche, LES HOMMEUUU...*

1981

Un soir je rêve que je dors sur la pelouse face à une rivière. Quand je me réveille, je réalise que je n'ai plus de cœur. Ma main cherche, cherche, cherche. Il n'est plus là, il n'y a plus rien. Rien, rien qu'un grand creux, un vide, un trou énorme à l'intérieur de moi.